

«C'est un bâillon qui est très parlant!»

*Autrefois confiné dans les hôpitaux, le masque chirurgical est désormais partout. Un nouvel objet du quotidien qui en dit long sur nous, comme l'explique **Grégoire Mayor**, co-directeur du Musée d'ethnographie à Neuchâtel.*

Texte: Patricia Brambilla

Grégoire Mayor, le masque sanitaire a-t-il aussi sa place au musée d'ethnographie?

Certainement... Il existe d'ailleurs déjà dans nos pratiques de restauration de pièces et de manipulation. Il est nécessaire lorsqu'on dépoussière. Mais c'est un masque professionnel. On s'est posé la question s'il fallait commencer à collectionner le masque sanitaire, d'autant qu'il est souvent

customisé, pour garder un témoignage de ce qui s'est passé ce printemps...

Quelle est la symbolique du masque?

La question est large... De nombreuses sociétés humaines sont des sociétés à masques. Suivant les groupes humains, il aura une signification différente: il peut incarner des esprits ou des entités surnaturelles; il est lié au théâtre, à l'humour, au carnaval ou à des rites initiatiques. Ce n'est pas un

élément univoque. Le masque cache une partie ou l'entier du visage dans tous les cas, mais un masque chirurgical n'a pas le même sens qu'un masque utilisé par un chaman en Alaska. Ils renvoient à des univers très différents. Le masque chirurgical n'a pas la fonction d'incarner une entité surnaturelle ou de représenter une altérité, il a une fonction strictement protectrice.

Est-ce que vous comprenez la résistance qu'il suscite? Pourquoi n'est-il pas aussi



facile à accepter que la ceinture de sécurité par exemple?

Il y avait aussi eu en son temps des résistances autour du port de la ceinture de sécurité, puisqu'elle avait fait l'objet d'une votation populaire. On l'a vu ces derniers jours, la résistance au port du masque peut devenir une affirmation politique, mettant en cause la légitimité de l'État à intervenir dans la vie des gens. Sur le plan pratique, il est vrai que le masque n'est pas toujours très agréable à porter. Avec la chaleur, on transpire, on respire sa propre haleine et le masque cache une partie importante du visage dans l'analyse de la communication. Cacher les lèvres et leurs mouvements est une perte considérable, surtout pour les malentendants.

Est-ce qu'en ayant un masque sur le visage nous perdons aussi notre singularité?

Une partie certainement, mais en même temps, on est peut-être plus attentif aux regards. Il faudrait poser la question au personnel médical, habitué depuis longtemps à en porter sur de longues périodes et qui a développé toute une technique de communication qui passe aussi par les yeux. Cela dit, j'observe que le port du masque a un effet: c'est une extension du domaine médical dans l'espace social, qui peut provoquer un effet anxio-gène. Normalement, le domaine médical est réservé à des espaces médicaux, comme l'hôpital, le dentiste. Tout à coup, c'est comme si l'hôpital était partout, ce qui donne l'impression d'une société hyper-médicalisée. En ce sens, le masque n'est plus une protection, il devient signe. Il matérialise cette circulation

du virus. D'où le besoin, le désir d'individualiser le masque, de le transformer en le customisant, pour en faire un objet personnel. N'est-ce pas une façon de se l'approprier et de quitter le monde médical?

Avez-vous vu des masques originaux?

J'en ai vu des bariolés, parfois avec un message politique, comme le violet avec le symbole de la grève des femmes. Mais on peut en trouver de très originaux sur internet. C'est aussi une manière de porter des messages, alors que la bouche est masquée.

Et vous, avez-vous personnalisé votre masque?

Il est en tissu coloré, un motif arlequin. J'en avais marre de jeter tous les jours plusieurs masques.

«Le port du masque défigure le lien social», dit le sociologue David Le Breton. Est-ce également votre avis?

Je ne sais pas si je partage cette interprétation, qui laisse penser qu'une grande partie du lien social serait construite autour de la bouche et du nez. Or, il peut se faire par le regard, par la façon dont on bouge. Maintenir les distances, c'est encore du lien social, lequel d'ailleurs ne cesse de se réinventer d'une autre manière. Il y a beaucoup d'ingéniosité humaine là autour, certains mettent des visières transparentes ou créent d'autres types de protection. Mais David Le Breton a raison dans le sens où notre société devient tout à coup très hygiéniste: on ne s'embrasse plus, on ne se serre plus la main, on ne voit plus le sourire des autres. Ce qui peut nous interroger sur nos pratiques: tous ces gestes que l'on ne fait plus, la poignée de main,

la bise, qui d'ailleurs ne se pratiquait pas entre hommes avant les années 1970, nous montrent par défaut comment l'humain est socialement construit.

Le lien se marque de manière physique et symbolique par des micro-rites de rencontre. Or, la distanciation et le masque ont changé ces micro-rites.

Que devient une société qui ne communique plus qu'avec le regard?

Difficile à dire. Mais on parle, on échange des SMS, ou des messages à l'aide de Whatsapp, on n'est pas muet. Si cela évoque pour certains une muselière, on peut bien sûr échanger et parler à travers le masque. Les modes de communication se jouent déjà sur beaucoup de niveaux et, pour tout dire, j'ai l'impression que le smartphone a davantage changé les relations sociales que le masque.

Faudra-t-il inventer de nouveaux codes de reconnaissance pour interagir, se rencontrer?

On les a déjà inventés! La façon dont on se tient en retrait, dont on se touche le coude, le pied ou le poing... Ce n'est pas encore très populaire et ça tient davantage du jeu, il est vrai. Il faudra voir ce qui perdure.

Paradoxe: à l'heure des selfies et de la mise en scène sur Instagram, voilà que l'on doit se cacher le visage...

On se cache partiellement et en même temps, on doit être un peu tous pareils. Mais cette similitude fait ressortir plein de différences: la manière dont on s'habille, les yeux, la coupe de cheveux. On ne se cache pas entièrement, d'autant que l'on



doit donner son identité un peu partout. Contrairement à un masque de carnaval, que l'on arbore en changeant sa voix et son comportement pour ne pas être reconnu, le masque de soin se porte en faisant en sorte, par d'autres éléments, de rester reconnaissable malgré le tissu.

Le port du masque semble mieux toléré dans les cultures asiatiques qu'en Occident. Pourquoi?

Je ne suis pas un spécialiste de cette question. Mais il semble que, dans les sociétés comme le Japon, le masque est souvent porté pour protéger l'autre lorsqu'on est malade. Porter un masque a pour but de ne pas transmettre le virus. Les questions d'épidémie ont peut-être été plus problématiques dans les pays d'Asie, qui ont une plus

longue pratique de ces virus comme le SRAS. Alors est-ce culturel ou lié à une meilleure connaissance des épidémies? Certains masques sont aussi portés en lien avec la pollution pour se protéger, notamment en Chine.

Le masque va-t-il rester comme le marqueur de notre époque? Va-t-il devenir un objet mythologique?

Oui, certainement. Il l'est déjà. C'est un objet qui a une place prépondérante actuellement dans la société. Ce qui est fascinant, c'est que beaucoup de discours ont déjà été produits autour du masque chirurgical: aujourd'hui les interprétations semblent parfois aller presque plus vite que les événements eux-mêmes! Ainsi l'objet «masque» devient le porteur de nombreux récits contradictoires sur le monde

contemporain. Il peut être considéré comme le révélateur d'une société plus respectueuse d'autrui. Il permet de s'interroger sur le principe de précaution et sur la médicalisation de la société mais également sur la relation que chacun entretient avec l'État. Sur le plan économique, il dit quelque chose du système d'interdépendance mondialisée mais également du retour des frontières et d'un nationalisme fermé. Il peut évoquer la grande industrie et le do it yourself... Mais il rend aussi visible ce qui circule entre les corps, ces microgouttelettes, et témoigne d'un profond changement de la société, notamment le débordement de la sphère médicale dans l'espace public. Est-ce parce qu'il est polysémique qu'il attire autant d'attention? En fait, c'est un bâillon qui est très parlant!

Bio express



Grégoire Mayor,
ethnologue

1970 Naissance à Châtel-Saint-Denis (FR)

2006 Nommé conservateur adjoint au Musée d'ethnographie de Neuchâtel.

2007 Chargé de cours en anthropologie visuelle à l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel.

2014 Recherche à l'Université de Bâle sur le carnaval et les masques du Lötschental.

2018 Devient co-directeur

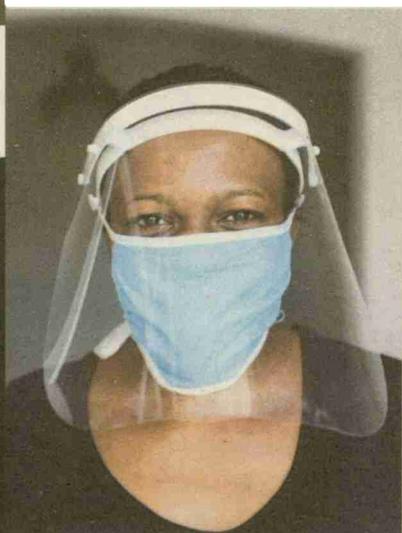
du Musée d'ethnographie de Neuchâtel avec Yann Laville.



«Contrairement au masque de carnaval, le masque médical se porte en faisant en sorte de rester reconnaissable»



Suivant les sociétés, le masque peut avoir une fonction protectrice ou incarner des esprits.



Exposition

Le voyage en question

Juste au moment où la crise sanitaire rend difficile l'exploration de pays lointains, le Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN) propose une exposition qui tombe à pic: «Le mal du voyage». Dans une mise en

scène particulièrement inventive et dynamique, c'est toute notre manière de bourlinguer qui est passée au crible: l'imaginaire touristique, l'envie d'ailleurs, le rêve de plage, mais aussi les nouvelles modes comme l'écotourisme ou le «staycation» (vacances à la maison).

Le visiteur traverse l'habitacle sacré d'un avion, se retrouve

parmi les chaises longues de Copacabana ou à devoir choisir, sur des plateaux tournants, quel monument il veut consommer: Tour de Babel ou Tour Eiffel? Colisée ou pyramides? Il va sans dire que les mannequins représentant les touristes portent tous le masque...

Infos: «Le mal du voyage», MEN. À voir jusqu'au 29 novembre 2020.

